

Le paradis et les grands piats : (du Val-de-Joux)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

seurs Félix Roux et Henri Blanc compulsaient des montagnes d'ouvrages spéciaux, et, chez le Scaphandrier, c'était un défilé ininterrompu de curieux, ou d'amateurs passionnés, comme Fridolin l'ingénieur, qui suppliaient le possesseur du merveilleux canard de le leur laisser pour l'empailler; mais le Scaphandrier jugea plus simple de le faire apprêter sans retard, avec force petits oignons, à l'exemple de Floridor. Et voilà comment la légitime curiosité des membres de la Diana demeura, si l'on peut s'exprimer ainsi, le bec dans l'eau, comme le plus vulgaire des canards.

Mais la vérité finit toujours par percer, même parmi les chasseurs. Quelques-uns de ceux-ci firent l'honneur à l'auteur de ces lignes de la proclamer publiquement, pour l'édification des ornithologues présents et futurs. La voici dans toute sa nudité :

Deux chasseurs revenaient bredouilles des marais d'Arnex. Bredouille! la vilaine chose, quand on s'appelle Floridor ou quand on a conquis avec gloire le titre de Scaphandrier des Marais!

« Non, nous ne le serons pas! » se dirent-ils en passant devant la bassecour du château d'Arnex, et, avisant une troupe de canards superbes autour de la fermière :

— Combien le coup de feu? demandèrent-ils.

— Je ne les vends pas au coup de feu, mais au coup de couteau, répondit la bonne dame.

Elle n'avait pas achevé, que le Scaphandrier s'était déjà emparé du plus volumineux sujet, un canard de sept livres et demie. Pour que les parts fussent égales, Floridor en prit deux.

Tout domestique que fût ce gibier, il avait un plumage à dessins réguliers et qui pouvait fort bien le faire prendre pour des habitants des marais; le goût de sa chair rappelant celle du canard sauvage, les grains de plomb dont les deux facétieux compagnons l'avaient farcie, ajoutaient encore à l'illusion.

Quoi qu'il en soit, Eider ou Labrador, ce fut une joyeuse monture.

La maison du Scaphandrier.

A la pinte d'Arnex, huit jours après la battue de la bassecour, Floridor et le Scaphandrier n'ont plus trouvé aucun canard à saigner. Ils se consolent en caressant une bouteille. Dans la salle à boire, l'Office des faillites met à l'encaissement la maison d'un pauvre diable. Cet immeuble est convoité par un Italien qui voudrait bien l'avoir pour une bouchée de pain et qui, en attendant, roule de gros yeux.

Cédant aux suggestions d'un tabellion de la contrée, le Scaphandrier consent à pousser les enchères, afin de tirer le plus possible de l'Italien, qui est l'unique amateur. Il est entendu que, tant que notre nemrod ne dépassera pas 2000 francs, ses surenchères ne le lieront en aucune façon. Et la mise de commencer.

— A 800 francs la maison! crie l'huissier.

— *Cinque!* fait l'Italien.

— 900 francs! lance le Scaphandrier avec aplomb.

— *Cinque!* reprend l'autre. — Mille! — *Cinque!* — 1200! — *Cinque!* — 1300! — *Cinque!* — 1400! — *Cinque!* — 1500! — *Cinque!* — 1600!

A ce dernier chiffre, envoyé presque avec passion par le Scaphandrier, l'Italien juge inutile d'articuler un nouveau *cinque* et bat en retraite.

« L'échute n'est pas ratifiée! » proclame le tabellion; mais le Scaphandrier, tout haletant encore de la fièvre de la mise, n'entend rien et entraîne Floridor à travers la campagne, pour aller voir sa propriété. O désillusion! c'était une mesure dont l'ancien propriétaire avait emporté, en guise de souvenir, les planchers, les portes, les fenêtres, les volets et jusqu'au trône du lieu où le roi ne va qu'à pied. Autres agréments: la façade faisait ventre et la poutraison était vermoulue.

Faire de cette ruine un pavillon de chasse eût coûté autant que de construire une bâtisse toute neuve; aussi, s'étant ressouvenu qu'il ne l'avait mise que pour jouer un tour au « picouli », le Scaphandrier rentra à Lausanne, l'esprit tranquille. Sa quiétude, hélas! ne dura guère. Une lettre chargée, datée d'Orbe, lui apprit que, aucun amateur ne s'étant présenté à la deuxième mise, la maison lui était adjugée au prix de 1600 francs. Pour un sale coup, c'était un sale coup! Cependant, comme on se fait à tout ici-bas, le Scaphandrier finit par se familiariser avec l'idée de vider ses pions de bas dans les mains des gens de loi d'Orbe. A l'ahurissement du premier moment, avait succédé l'état d'âme d'un homme flatté de passer au rang des propriétaires et se laissant aller à toute sorte de gentils projets de villégiature, de jardinage, de chasse dans les marais, à bottles que veux-tu!

Comme il roulait ces idées sans bouger de Lausanne, le bon Scaphandrier reçut, d'Orbe encore, une dépêche le sommant de régulariser sa situation dans les vingt-quatre heures. Il n'y avait plus à hésiter. Chaussant ses bottes du dimanche, notre nemrod se rend à Orbe par le plus prochain train.

Qui tomba des nues en le voyant débarquer en si belle allure et l'air aussi grave? Ce fut le tabellion, ignorant de la lettre et du télégramme. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que l'un et l'autre étaient l'œuvre d'un fumiste de tout premier calibre.

Avoir été joué pareillement, c'était un peu fort! avouez-le. D'autre part, n'avoir plus sur les bras cette affreuse baraque sans portes ni planchers, consolait le Scaphandrier. Il acheva de se remettre en la compagnie de quelques bouteilles de rouge d'Orbe, si bien qu'il put se vanter d'avoir rapporté, ce jour-là, à défaut de canard, le plus beau plumet qui eût jamais orné le chef d'un chasseur des marais.

V. F.

La livraison de *janvier* 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Maurice Milloud. Raison d'espérer. — T. Combe. La carte de pain du pauvre Lazare. — E. Ponchelet. Questions financières du jour. — T. Sturge-Moore. Soldats-poètes. — E. Laur. Les problèmes économiques d'avenir de notre peuple. — Maurice Vernes. Ernest Naville et le rapprochement entre les confessions chrétiennes. (*Seconde et dernière partie*). — Emile de Bongnie. Sonnets. — Jean-Paul Zimmermann. A propos de l'éducation nationale. (*Seconde et dernière partie*). — J.-P. Porret. Une industrie indigène. La pendule. — Henry Dérioux. Les heures de la guerre. Poésies. — M. de Louvigny. L'histoire du noble Foukakoussa et de la poétesse Komati. Conte. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa); anglaise (H.-C. O'Neill); russe (Ossip Lourié); scientifique (Henry de Varigny); suisse romande (Maurice Milloud); politique (Edm. Rossier). — Mémorial 1917. — Suisse. — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

ÉLECTION MUNICIPALE

DANS une ville du canton,
Qui d'hospitalité se pique,
Où l'on trinquait « Chez l'Hoqueton »,
— L'histoire est, dit-on, authentique —
Un jour, au Conseil communal,
L'assemblée était très houleuse.
On nommait un municipal,
C'était tâche laborieuse :
Onze tours, déjà, sans succès !

Les scrutins, inexorables,
Avaient, hélas, fait le procès
De candidats fort honorables.
On passait au douzième tour,
La minute était solennelle,
Lorsqu'un conseiller sortit pour...
Oh ! la chose est très naturelle.
Il suffit de cet incident
Pour décider de la victoire.
Tout fier était le président,
En l'annonçant à l'auditoire.
— Vraiment, messieurs, ajouta-t-il,
Cela n'a tenu qu'à un fil !

LE PARADIS ET LES GRANDS PIATS

(du Val-de-Joux)

PARMI les acquisitions qui feront date dans l'histoire, il faut citer celle des Grands-Piats, par la commune du Chenit, pour un demi-million.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la réputation de ce joyau du Jura comblé. Ecoutez plutôt cette authentique anecdote que rappelle un de nos confrères de la Vallée.

C'était dans un de ces villages de la Petite Côte, gracieusement accrochés au flanc de la rive du Léman. On ensevelissait un gros bonnet de l'endroit; c'était encore à l'époque lointaine où la cérémonie funèbre était précédée d'un copieux repas pour les parents et invités et d'une abondante collation pour les participants au convoi.

Au cimetière, la chaleur était accablante, plusieurs avaient peine à lutter contre un sommeil qui augmentait d'audace avec la longueur du service religieux. Excellent orateur, le pasteur parlait avec une profonde conviction de la beauté du séjour des Bienheureux et décrivait en termes éloquentes bois et prairies célestes. Tout à coup, un gros paysan du pied de la montagne, qui s'était laissé gagner par le sommeil interrompit l'orateur par ces mots passés dès ce moment en proverbe dans la localité en question :

— Ta, ta, ta ! Tot cein nè vau pas lai Grands Piats !

Un curieux. — Un citoyen méticuleux, grand amateur de statistique, fait avec soin le relevé de tous les mariages.

— Pourquoi ce relevé? lui demande quel-qu'un.

— Pour savoir s'il se marie plus d'hommes que de femmes.

Impression. — Un campagnard qui était venu au pénitencier apporter des pommes de terre, profitait de l'occasion pour visiter l'établissement.

— Eh ! bien, lui demande l'employé qui le guidait dans son exploration, comment trouvez-vous notre maison ?

— Oh ! y a pas, c'est très bien organisé, c'est très intéressant, mais je trouve que ça sent un peu le « renfermé ».

1917-1918

« Pour notre cher *Conteur* ou pour la corbeille à papier », nous dit l'auteur — un vieil ami de notre petit journal — en nous adressant ces strophes. Nous avons choisi le *Conteur*.

Sous un ciel bas, lavé de bistre,
Mil neuf cent dix-sept a sombré,
Laissant debout la Mort sinistre
Devant le vieux monde effondré

Aux cris d'effroi lancés naguère
Par les peuples saisis d'horreur,
Les échos ont répondu : « Guerre !
Guerre ! et salut à l'Empereur ! »

Et les braves, entrant en lice,
A cet appel tant redouté,
Ont enduré l'affreux supplice,
Pour affranchir l'Humanité !..

Les bras tremblants et l'œil livide,
Tels des innocents condamnés,
Ils ont laissé la place vide
A leurs foyers infortunés ;

Ils ont laissé la pauvre mère
Guider les pas du dernier né,
Cependant qu'une plainte amère
Montait du seuil abandonné...

Et tout là-bas, dans la nuit noire,
Au fond des boyaux détrempés,
Ils se sont revêtus de Gloire.
Les saints ouvriers de la Paix !..